

Trois rendez-vous avec Brassens

PAR RENE BOURDIER

III

En scène à Bobino

AU commencement était le verbe. Puis vint la musique. Enfin, tout en dernier, le chant.

Pour le chant, Brassens m'a raconté naguère qu'il avait longtemps résisté aux sollicitations des entrepreneurs de spectacles comme aux encouragements de ses amis. *Un jour, on m'a poussé sur ma première estrade, et ça a marché. Pourtant, je ne suis pas fait pour chanter en public. Je n'aime pas ça.*

Aujourd'hui, il n'est pas du tout d'accord avec ceux qui prétendent le convaincre que ses chansons sont assez grandes pour se passer de sa bénédiction. *Vous avez tort, dit-il. Je pense au contraire que je suis un des rares qu'il soit indispensable de voir sur scène. On ne comprend bien mes chansons qu'après m'avoir vu.*

C'est peut-être ce qui explique la durée de son succès. Que certains aient eu autrefois raison contre lui, et qu'il ait aujourd'hui raison contre certains. Cela dit, *l'interprète* a fait tout de même un bout de chemin. Le Brassens style chanteur-lutteur — « A nous deux public ! » — a cédé sa place à un père-la-tendresse qui n'ayant plus rien à prouver sort désormais sans sa cuirasse. Les applaudissements l'atteignent au bon endroit. Emu, il salue en entrant en scène, il remercie après chaque chanson. il a l'œil brouillé, le sourire embarrassé, des maladresses plein le corps et plein les mains.

Des maladresses de timide.

Les projecteurs ont une façon de le regarder sous le nez, de le *renifler*, qui lui donne dix ans de plus : « Vous n'êtes pas un homme dans le vent, monsieur Brassens... » Fichtre ! *Commençons l'année par une médisance, ça nous portera bonheur*, comme disait Pouchkine. Je trouve les projecteurs plutôt gentils : avec le médaillon Renaissance qui lui sert de tête, il va sur ses cinq cents ans, Brassens. Le « vent » ne fait ici rien à l'affaire : c'est une erreur qui l'a fait naître,

(...) *même pas bâtard*

Avec cinq siècles de retard,

lui épargnant du même coup la rude affection du chanvre de Montfaucon.

Ayant salué, il chante. *Le pluriel*, pour commencer. Encore un texte bien pensé pour faire grincer des dents. Il lui sort d'une gorge aux engrenages rouillés, et qui renâclent pour se mettre en route. Sa voix lui est souci, depuis quelque temps. *Ils m'ont fait le coup du magnétiseur ! Une vaste fumisterie ! Alors, j'ai arrêté de fumer. Vous aussi ? Depuis quatre ans, et ça ne va pas mieux ? Qu'est-ce qu'il faut faire, alors ?*

Eh ! bien, chanter. *La non-demande en mariage* fait sauter la rouille, *La Fessée* traverse un bain d'huile. C'est gagné.

Dès lors, devant ce grand public de Bobino, cette salle emplie de gens qui l'aiment, Brassens se laisse prendre aux vertes couleurs de ses propres images au point d'en rire le tout premier, de ce rire qui restitue à son visage tourmenté ses traits de vraie jeunesse. Et parce qu'il y a de l'écolier chez ce maître — l'imagine-t-on vieillissant pour de bon ? prenant allure et rides de vieillard ? — on guette dans son tour d'habituées réminiscences : Ronsard, Villon, Hugo, La Fontaine, Rabelais, Verlaine, Valéry, Aragon et cet *Et caetera* qui se nomme aussi *Patrimoine*. Lorsqu'il prend liberté avec la rime, on sait de qui lui vient le feu vert, non qu'il ne soit capable d'inventions, bien sûr que non, mais c'est qu'il connaît bien l'*outil* dont il se sert ! Aragon, inventeur du procédé qui consiste à prendre la rime au cœur d'un mot si elle s'y trouve, pourrait dire s'il estime bon ou mauvais l'usage que fait Brassens de cette licence qui était, chez lui, système pour se moquer un peu de soi... ; ce n'est pas le propos de cette chronique d'y voir d'aussi près.

Ce qui compte, c'est que la langue de Brassens est nôtre. Même ceux qui pensent qu'elle fait, un peu trop ou beaucoup trop, appel au « gros mot », même ceux-là ne peuvent la renier.

Quant aux sujets, aux thèmes ! Enfin, on aime ou on n'aime pas et, dit Brassens, *je ne force personne à venir m'écouter*, mais je pense que tout le monde sera d'accord si j'écris que *Supplique pour être enterré à la plage de Sète, Les quatre bacheliers, La non-demande en mariage, Le grand chêne, L'épave et Le moyenâgeux* sont de belles œuvres saines, et qu'il est bien plaisant de réentendre *Cornes d'auroch, La mauvaise réputation, Les sabots d'Hélène, Dans l'eau de la claire fontaine, Jeanne*.

Et si l'on vous dit que Brassens a changé, qu'il est devenu bourgeois, qu'il a perdu l'inspiration ancienne, écoutez donc *Concurrence déloyale*. Ou *Le fantôme*. Ou *Le bulletin de santé*. Ou relisez Coquillart... Celui-là vous en donnera pour votre argent avec *Le monologue des perruques* qui vaudrait, par parenthèse, d'être mis en musique.

Georgette Lemaire

Ce programme est l'occasion pour Mme Georgette Lemaire d'effectuer ses grands débuts parisiens. Ayant chanté déjà à l'Alhambra, à la Mutualité et à la Salle Pleyel, et « tourné » un peu partout en province, c'est une manière de consécration qu'elle attend de Bobino.

Petite, blonde, fragile, assurée et timide, elle est également jolie. Fagotée dans une robe qui rappelle trop la tenue de scène — et de ville — d'Edith Piaf, elle est frappée de la même paralysie,

[... mais je ne l'ai jamais vue. Avant de faire ce métier je n'étais jamais entrée dans un music-hall. On me dit que je me tiens comme elle, que je garde comme elle les mains le long de mon corps, c'est terrible, et je n'y peux rien : quand je chante, je ne peux pas faire de gestes...]

et c'est grand dommage. Sa voix — le même registre ! — est assez belle en soi pour qu'on souhaite que tombent toutes ces références. Edith Piaf chantait ses propres malheurs et ses aventures d'amour — sa vie. Il faut apprendre à cette jeune femme qu'on peut être chanteuse réaliste sans qu'il soit pour cela nécessaire d'être chien battu, « partie prenante ».

Il faut aussi lui apprendre son métier,

[J'apprends, vous savez, je chante tous les jours, et je fais les bals toutes les semaines; ah oui, un bal toutes les semaines.]

et si cela ne peut se faire en France, eh bien, qu'on l'envoie aux Etats-Unis : en une saison, les Américains feront de cette débutante une grande vedette.

Mais si j'étais elle, je demanderais dès maintenant à voir Mme Damia qui est une femme du meilleur conseil je suis certain. Et je ferais sacrifice de quelques-uns de ces bals auxquels elle tient tant pour aller écouter les grandes « anciennes » comme Mmes Pia Colombo, Catherine Sauvage, Béatrice Arnac, Juliette Gréco, Eva, Francesca Solleville, etc., c'est une bonne école, que la leur.

Cela dit, à Bobino Mme Lemaire a la salle pour elle. Un an après le « Jeu de la Chance », et par ses seuls moyens, elle a donc conquis une place enviable dans les Variétés, il faut l'en féliciter. Le chemin ne lui a pas été facilité. La télévision ne la gêne pas, c'est bien le moins qu'on puisse dire, ni les radios. Heureusement, il s'est trouvé un Brassens...

C'est Brassens également qui a choisi Mme Colette Chevrot que j'aime bien (parce qu'elle a du talent).

Au même programme, un numéro remarquable d'antipodistes, les Rios. Dans ce genre difficile, et difficile à renouveler, ces deux artistes donnent à chaque instant de leur travail une impression de jamais vu. Et, n'est-ce pas le cas ? Le... ballet sous-marin des Masques suggère une « collation » de monstres qui m'a parue un peu longue. MM. Muller et Ferrière présentent de nouveaux sketches, dont l'un montre les gardes bleus au travail. J'ai beaucoup de goût pour leur humour incisif, mais pourquoi diable ont-ils *réellement* brûlé des livres en public (devant Chez Lipp), la veille de la première ? *En allumant ce brasero littéraire*, lis-je dans un quotidien du matin, *les deux gardes bleus ont moins tenté d'appeler l'attention de la presse sur certains aspects d'une civilisation décadente* (1) *que de signaler leur prochain passage à Bobino*. Le sketch est amusant, la farce l'était beaucoup moins.

Longtemps présentatrice attitrée de Bobino, tenue à l'écart des précédents spectacles, Mlle Françoise Doucet effectue sa rentrée. Mauvaise autrefois dès qu'on voulait la faire sortir de son rôle de mannequin, elle est ici toujours aussi agréable à regarder. Mais, de plus, elle amuse avec esprit. L'ayant jadis jugée avec sévérité, je lui devais bien cet hommage.

René Bourdier

(1) Civilisation représentée par les œuvres complètes de Marguerite Duras, d'Alain Robbe-Grillet, de Michel Butor, de Philippe Sollers et de Nathalie Sarraute.

Les Lettres Françaises

19 janvier 1967